



UNIVERSITÉ DE GENÈVE

ÉCOLE DE TRADUCTION
ET D'INTERPRÉTATION



L'histoire et les théories de la traduction

ASTTI

Schweizerischer Übersetzer-, Terminologen- und Dolmetscher-Verband
Association Suisse des Traducteurs, Terminologues et Interprètes
Associazione Svizzera Traduttori, Terminologi e Interpreti
Associazziun Svizra dals Translators, Terminologs ed Interpretis

Les actes

L'interprétation simultanée: au commencement était Genève

Jean-Marie Van der Meerschen
Institut supérieur de traducteurs et interprètes, Bruxelles

Un souvenir personnel pour commencer: il y a une vingtaine d'années, Marrakech, place Jena el Fna. Ce ne sont pas les charmeurs de serpents, les conteurs, les jongleurs et autres acrobates qui m'attirent, ce n'est pas le spectacle total, mais plutôt, là-bas, un peu à l'écart, déjà à l'entrée des souks, un alignement d'hommes, pauvrement vêtus, dans le prolongement d'un autre alignement: les mendiants pour la plupart aveugles. La première rangée, ce sont les interprètes, qui attendent le client, dans cette ville traditionnelle, commerciale et multilingue.

Telle est une des images jaunies de l'interprétation (pas celle dont nous traiterons dans un instant), cette vieille activité que l'on retrouve déjà, entre autres, dans l'Ancienne Égypte, comme le montre le beau et récent volume *Les traducteurs dans l'histoire*¹ grâce à la reproduction d'un bas-relief (v. 1350 av. J.C.) de la tombe du pharaon Horemheb, le successeur de Toutankhamon, où le sculpteur a représenté un interprète dédoublé, pour mettre en évidence son rôle d'intermédiaire linguistique et peut-être pour nous faire saisir, par la diversité des attitudes selon les interlocuteurs, l'importance de ce dédoublement de la personnalité qui est le propre de l'interprète et aussi du traducteur.

Activité ancienne qui caractérise aussi les peuplades primitives de notre planète, qu'il s'agisse des populations les moins évoluées du Haut-Laos ou les tribus les plus reculées de la forêt amazonienne.

Georges Mounin, dans un ouvrage publié directement en italien, *Teoria e storia della traduzione*² et, à ma connaissance, — curieusement

¹ *Les traducteurs dans l'histoire*, sous la direction de Jean Delisle et de Judith Woodsworth, Les Presses de l'Université d'Ottawa - Éditions Unesco, 1995.

² Georges Mounin, *Teoria e storia della traduzione*, Piccola Biblioteca Einaudi, 1965.

— jamais en français, rappelle que Claude Levi-Strauss note, dans *Tristes Tropiques*, qu'il a toujours trouvé en Amazonie un indigène connaissant la langue des tribus voisines et qui, dès lors, pouvait y conduire l'étranger.

Les interprètes, ces intermédiaires, parfois témoins, voire acteurs de l'histoire (voyez le rôle important joué par Doña Marina, l'interprète et aussi maîtresse de Cortés) jalonnent de leur présence le déroulement des événements: tantôt vecteurs et exégètes de la religion, tantôt participant aux explorations, aux conquêtes ou aux guerres, tantôt liés au commerce ou aux négociations diplomatiques.

Ces personnages, ces truchements, métissés sur les plans linguistiques, culturels et parfois ethniques, au statut social souvent inférieur, disposent néanmoins d'une parcelle de pouvoir dans un monde largement voué au monolinguisme. Et cette ambiguïté engendre parfois l'incompréhension, la crainte (car parfois les interprètes trahissent) et le rejet.

Il suffit, par exemple, dans le florilège légué par les historiens, de consulter la monumentale *Histoire des voyages* d'Antoine-François Prévost d'Exiles. Le bon abbé Prévost, janséniste et jésuite, avec une pointe de philosophe libertin, contradictoire et ambigu, traducteur — tout se tient — de Cicéron, Richardson et Hume, observe que, indépendamment de leur ignorance³, les interprètes exercent souvent une activité équivoque et dangereuse. Voyez le triste sort réservé aux interprètes hollandais lors de la conquête de Batavia. À la suite d'une sombre affaire de trahison, les Indiens s'acharnent tout particulièrement sur les malheureux truchements: "Leurs têtes furent coupées, roulées dans le sable, enlevées par les cheveux et placées sur la pointe de leurs

³ Aluise da Cada Mostro, au cours de son voyage le long des côtes d'Afrique, note, en 1455, que les interprètes ne sont pas capables de se faire comprendre par les indigènes. "Extrêmement mortifié", il en conclut que "ses interprètes ne lui étant d'aucune utilité, il serviroit peu de pénétrer plus loin". In Antoine-François Prévost d'Exiles, *Histoire générale des voyages*, vol. 6, pp. 423-424. Plus loin, dans ses "Observations sur les Jalofs, particulièrement sur ceux qui sont voisins de la Gambia", l'auteur rapporte que "Le Maire observe que les interprètes Nègres sont rarement capables de rendre le sens de ce qu'ils entendent, et que par leurs infidélités ou leurs méprises, ils jettent de l'embarras dans tous les marchés". *Idem*, vol. 9, p. 419

piques où elles demeurèrent exposées”⁴. La trahison — traduttore, traditore — est une tentation de tous les instants. Philipillo, interprète de Pizarro, qui lui “attache une confiance excessive”, affirme que l’empereur inca Atahualpa, qui sera exécuté, complotte contre les Espagnols. “Tous les historiens conviennent que l’examen des preuves ne pouvant se faire que par cet Interprete, il étoit maître de tout expliquer selon ses intentions: aussi n’est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs”⁵. Peut-être une histoire de femme? Condamné à être écartelé, à la suite d’un complot, Philipillo avoue “en mourant, d’avoir faussement accusé le malheureux Atahualpa, pour s’assurer la possession d’une de ses femmes”⁶. Se non è vero...

Aujourd’hui, il subsiste parfois quelque chose de cette méfiance ancestrale vis-à-vis de ce personnage duel qui oscille entre le dedans et le dehors de la communauté sociale. Même Hergé, dans *l’Oreille cassée*, y fait allusion. Qui a volé le diamant, la pierre sacrée des Arumbayas? “On se souvint qu’un métis, nommé Lopez, interprète des explorateurs, avait souvent rôdé près de la case où cette pierre était gardée”⁷.

Cette situation est radicalement modifiée avec l’avènement de l’interprétation de conférence au début du XX^e siècle. Le développement des relations internationales comme la S.D.N. ou le B.I.T., l’organisation de congrès et de conférences toujours plus nombreux, l’émergence de l’anglais se posant en concurrent du français, langue diplomatique et culturelle traditionnelle, le souhait quasi unanime, teinté de nationalisme, de s’exprimer dans sa propre langue expliquent évidemment cette transformation en profondeur.

L’interprète, quant à lui, formé sur le tas avant la création de l’École de Genève, souvent diplomate, voire professeur d’université, s’initie à

⁴ *Idem*, vol. 42, p. 192. Tout aussi intéressant est le cas d’un ancien interprète de Fernand Cortés, Melchior, qui s’en va raconter aux Indiens que les Chrétiens ne sont pas immortels. “Mais il ne tira aucun fruit de sa trahison. Les Barbares mêmes, n’en aiant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifièrent à leurs idoles”. *Idem*, vol. 46, p. 254.

⁵ *Idem*, vol. 49, p. 219.

⁶ *Idem*, vol. 49, p. 258.

⁷ Hergé, *L’oreille cassée*, 1947, p. 53.

cette technique nouvelle qu'est la consécutive, la première forme historique de l'interprétation de conférence. Son profil est admirablement décrit en 1945 par Antoine Velleman:

“ Les qualités requises d'un bon interprète vont au-delà du seul savoir. Il doit posséder des aptitudes d'ordre physiologique et d'ordre psychologique dont il ne saurait se passer et dont l'absence constituerait en quelque sorte un vice rédhibitoire. [...] Il doit se rendre compte de l'état psychologique de l'orateur, des dispositions de l'auditoire, de l'atmosphère de la salle. Il lui faut une mémoire sûre — mémoire des mots et mémoire des idées — habituée à l'effort et qui ne la trahisse pas même dans un instant de trouble. (...) Le candidat doit apprendre à construire son exposé au fur et à mesure qu'il entend l'orateur prononcer son discours. Il ne doit pas chercher à en donner une traduction littérale, mais une transposition synthétique, ce qui exige tout à la fois du raisonnement, de la logique et de l'imagination. (...) Enfin — et le propos d'Antoine Velleman éclaire le passage de l'interprète d'avant à celui d'après — la profession d'interprète s'exerçant dans des conditions complexes et parfois délicates, elle exige des qualités morales sans lesquelles l'interprète le plus habile est indigne de son emploi. C'est par sa parfaite honorabilité, son objectivité, son tact et sa discrétion qu'il gagne l'estime de celui dont il traduit la pensée et de l'auditoire qui l'écoute ”⁸.

Après la première guerre mondiale et, spécialement après la Conférence de la Paix de 1919, les interprètes deviennent de plus en plus indispensables. C'est la grande époque de la consécutive pendant laquelle il n'est pas rare que les grands interprètes, monstres sacrés, “ divi ” dont on accepte aussi les caprices, se fassent applaudir après leur intervention.

Les langues de travail de l'époque sont essentiellement le français et l'anglais, langues officielles des organisations internationales existantes. D'autres langues — en particulier l'allemand mais aussi l'espagnol — tentent de s'imposer. Et parfois sans difficulté à en juger par cet extrait

⁸ Antoine Velleman, “ L'école d'interprètes de l'Université de Genève ”, in *Alma Mater*, décembre 1945, Genève, pp. 501-502.

du Journal de Genève du 10 juin 1927⁹: “ Chose singulière, c'est pourtant à la S.d.N. que l'allemand est parvenu le plus rapidement à une situation prépondérante. Cela s'est fait de la façon la plus simple du monde sans qu'il y eût pour cela besoin de faire aucune proposition sensationnelle.

M. Stresemann, qui ne parle pas le français et ne parle l'anglais qu'avec peine, a tout naturellement prononcé son discours en allemand, les membres de sa délégation en ont fait autant dans les Commissions et personne n'a osé leur faire à ce sujet d'observations ”.

Naissent ainsi — en particulier à la Conférence internationale du Travail et au B.I.T. — la “ question des langues ”, les “ Language Difficulties ”¹⁰ ou le “ Geneva Language Problem ”¹¹ dont le lieu — pour reprendre le titre de l'article du *Times* — de naissance et de résolution est Genève.

À la Conférence internationale du Travail, l'unilinguisme de nombreux délégués issus souvent d'un monde qui n'était pas celui de la diplomatie polyglotte et la fatale lenteur des discussions avec interprétation consécutive sont les deux éléments qui vont favoriser le passage de la consécutive à une forme nouvelle d'interprétation qui, après quelques hésitations terminologiques¹², prendra le nom d'interprétation simultanée. Les problèmes à surmonter seront — évidemment — techniques.

C'est à Edward A. Filene, philanthrope et homme d'affaires de Boston, que l'on doit l'idée d'un premier système d'interprétation simultanée. Impressionné par les pertes de temps dues à la consécutive, il charge un ingénieur du B.I.T., A. Gordon-Finley, de mettre au point, en collaboration avec un groupe d'interprètes, un système de liaison téléphonique qui sera construit et breveté par la société IBM dès 1926.

⁹ “ La question des langues ”, in *le Journal de Genève*, 10 juin 1927.

¹⁰ “ International Labour Conference. Language Difficulties ”, in *The Times*, 31 mai 1927.

¹¹ “ Geneva Language Problem ”, in *The Times*, 6 juin 1927.

¹² “ telephonic interpretation ”, “ interprétation simultanée au microphone ”, etc.

Un premier essai technique aura déjà lieu à la Conférence internationale du Travail de 1926 mais sera jugé négatif par la plupart des délégués: "It was not found possible sufficiently to exclude the speaker's voice at the listening posts, and delegates also found the apparatus uncomfortable in use and were inclined to reject the system as unsatisfactory in its then form"¹³.

Des améliorations importantes sont apportées sur le plan de l'acoustique, des micros ou encore des écouteurs, pour utiliser l'expression d'aujourd'hui, car à l'époque, la terminologie fluctuante emprunte parfois à la médecine: stéthoscope ou encore "stéthophone"¹⁴.

Le grand moment de l'introduction officielle de la simultanée est arrivé: la dixième Conférence internationale du Travail qui se tient à Genève en 1927 (fin mai - début juin). Cette fois, l'accueil des délégués est très favorable, à en juger par le rapport circonstancié d'A. Gordon-Finley: "(...) finally, on the closing days, telephonic interpretations and records of certain speeches in the official languages took the place of oral interpretations and records, with the unanimous approval of the delegations concerned, not experimentally but as a definite time-saving device"¹⁵.

La presse internationale — *The Times*, *The Financial Times*, *The Daily Herald*, *le Journal de Genève*, *die Neue Zurcher Zeitung*, etc. — salue le changement, l'estime positif et décrit parfois le nouvel équipement dans le détail¹⁶.

¹³ A. Gordon-Finley, *Telephonic Interpretation Tests. Results obtained at the International Labour Conference, 1927*. Rapport du 20/7/1927, p. 1.

¹⁴ *Idem*, p. 3.

¹⁵ *Idem*, p. 4.

¹⁶ Un exemple, parmi d'autres, nous est fourni par le journal *Electricity* du 24 juin 1927. L'article est signé Hebe Spaul. "By this new method the translators, within hearing distance and in full sight of the speaker, deliver these translations into telephonic mouthpieces, specially "damped" to make them insensible to sounds from a distance. It is only necessary for the translators to speak just above a whisper, as the sounds are amplified electrically. They are then carried by wires to the various tables at which the delegates sit and are reproduced at considerable strength in a series of earpieces like those of stethoscopes placed before each delegate. The earpieces completely fill the ear channels and thereby cut out extraneous noises; they are light, and they also permit, by means of a screwvalve on the rubber tubes which feed

A. Gordon-Finlay, qui propose la poursuite de l'expérience, tout n'étant plus, hier comme aujourd'hui, qu'une "question of organisation and finance", ne manque pas de signaler que certaines délégations ont montré un intérêt pour l'extension du système à d'autres organisations, comme les Parlements de leurs pays.

Parmi ces délégations devaient se trouver des syndicalistes belges de la "Commission syndicale"¹⁷ qui, dans une Belgique déjà divisée par les querelles linguistiques, apprécient les avantages du nouveau système qui sera introduit pour la première fois en Belgique au congrès de la "Commission syndicale" de 1934. L'Union nationale des Mutuelles socialistes suivra l'année suivante et le parlement belge disposera d'une installation de simultanée dès 1936.

L'équipement de l'époque, semblable à celui de Genève en 1927, est décrit avec humour en 1982 par un ancien interprète de la Chambre belge des Représentants, Gilbert Bourgain, qui termina sa carrière à la tête des services d'interprétation du Conseil de l'Europe.

"Qu'était-ce que le système Filene? On peut le décrire comme un système téléphonique, en effet, mais à sens unique! L'interprète était installé pratiquement au milieu de la salle; au pied de la tribune de l'orateur étaient installés les sténographes (aujourd'hui les sténotypistes), puis la table des rédacteurs du compte rendu analytique, et puis EUX. Ils étaient assis à une table minuscule sur laquelle se trouvait le micro: une boîte rectangulaire de quelque 25 cm de long sur 10 cm de côté, montée sur une colonne de 25 à 30 cm. Ce micro était relié aux écouteurs des députés.

them, an easy control of the volume of sound. As to the amplifier itself, besides possessing its own rectifier for the conversion of the ordinary lighting current into working current—which avoids the necessity for high tension battery—it is controlled entirely by the plugging-in of the telephone jack attached to the interpreter's microphone. Not only so, but if two jacks are plugged in, from two distinct outputs, so that it becomes possible to make with one set of apparatus two distinct and simultaneous translations of the original speech."

¹⁷ La Commission syndicale, syndicat de gauche, prendra plus tard le nom de F.G.T.B. (Fédération générale du Travail de Belgique).

Les interprètes étaient au nombre de quatre qui se relayaient par deux. Ces deux étaient donc assis face à face. L'interprète qui travaillait n'ayant pas d'écouteur pas plus que les députés ne disposaient de microphones, entendait donc le discours à l'oreille nue et *chuchotait* dans son micro. J'oubliais de préciser que ce parallélépipède présentait au milieu de son côté long une ouverture ovale dans laquelle l'officiant introduisait pratiquement la bouche ! En réalité, ce n'était pas de l'interprétation simultanée car les interprètes ne traduisaient même pas. Anciens rédacteurs du compte rendu analytique, ils faisaient un compte rendu oral et si je me souviens bien, à la troisième personne.

Voilà ce que fut la "traduction orale", nom officiel du service au temps où je l'ai connu de 1936 à 1949¹⁸.

Ce témoignage — que j'ai la faiblesse de vous proposer quasi in extenso — ajoute un éclairage supplémentaire à la problématique de l'affirmation¹⁹ de la simultanée, à côté et, ensuite, au détriment de la consécutive, au début des années 50.

La consécutive, discipline royale, qui offre à l'interprète, "spécialiste des négociations internationales, expert en la technique parlementaire"²⁰, la brillance de l'orateur, et qui, surtout, grâce au recul, lui permet de restructurer la pensée de l'orateur, s'opposait à la simultanée, discipline évirante, qui engendre l'interprète-automate²¹, qui

¹⁸ Pour des renseignements complémentaires concernant cette période, voir Ariane Spadin, *Contributo alla storia dell'interpretazione simultanea. Dalle origini al 1947* (mémoire de licence), Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes, Bruxelles, 1981-1982.

¹⁹ Pour beaucoup, y compris certains interprètes de la première génération, le début de la simultanée coïncide avec le procès de Nuremberg. "À l'époque, personne n'avait de formation d'interprète simultanée : le système a fait ses débuts à Nuremberg (ce qui fait dire à l'un des accusés que nous allions lui raccourcir l'existence). Certains d'entre nous avaient peut-être fait de la consécutive ; ce n'était pas mon cas. On m'a lancé là-dedans le lendemain de mon arrivée". (Lettre d'Elisabeth Heyward, interprète au procès de Nuremberg ; cf. note 18.)

²⁰ Jean Herbert, "À quoi servent les interprètes ?", in *Associations*, 1954, n°5-6, p. 272.

²¹ Marie-France Rosé, "Tribune libre. Notre métier...", in *L'Interprète*, août-septembre 1946, n°5, p. 9.

le confine, après les splendeurs, selon une chronique d'une chute non annoncée, dans le clapier du difficilement communicable: la cabine²².

Une évidence aujourd'hui s'impose: l'interprétation simultanée aurait pu — était-ce un bien ou un mal nécessaire? — s'imposer plus rapidement si, au delà des balbutiements techniques, des structures pédagogiques de formation à la simultanée avaient été prévues. Et c'est le mérite de l'École d'interprètes de Genève d'avoir créé, dès 1948, en dépit des réticences de l'époque²³, un cours d'interprétation simultanée.

²² Avec le "recul" historique, cf. John Coleman-Holmes, *Mâcher du coton. Joies, horreurs, visages d'un métier jeune : l'interprétation de conférence*, 1971.

²³ "M. A. Velleman (...), tout en déplorant les violations subies par les langues lors des interprétations simultanées, a pris en considération cette exigence nouvelle en incluant au programme de l'École d'Interprètes et dès ce semestre, des cours pratiques d'interprétation simultanée au microphone", in *L'Interprète*, 1948, n°5, p. 4.